

Culture

Alain Altinoglu

«On n'y arrive, soyons clairs, que si les musiciens en ont envie»

Dès ce vendredi soir, le chef français dirige «Le Château de Barbe Bleue» et «Le Mandarin merveilleux», de Béla Bartok, pour boucler la saison de La Monnaie. Entretien avec celui qui a remis l'orchestre maison sur orbite en moins de trois ans.

OPÉRA

INTERVIEW

STÉPHANE RENARD

Ses yeux bleus souriants, encadrés par des boucles d'un noir de jais, donnent à ce Français d'origine arménienne un air d'ado quadragénaire. Comme si la vie ne cessait de l'éblouir. Son parcours n'y est sans doute pas étranger. Fils d'immigrés en banlieue parisienne, boursier modeste au Conservatoire de Paris, chef autodidacte, sa carrière en dit long sur sa force de travail autant que sur ses compétences et son charisme, lui qui fait l'unanimité des scènes où il dirige, et qui ont pour nom le Met, Covent Garden, l'Opéra Berlin, le Wiener Staatsoper, la Bastille, Bayreuth...

C'est ce chef peu banal qui, depuis 2016, s'est investi dans la direction musicale du Théâtre royal de La Monnaie, avec une mission difficile: remobiliser un orchestre symphonique échaudé par les années d'errance qui ont suivi le départ de Kazushi Ono... en 2008. Un défi qu'Alain Altinoglu a cependant relevé en moins de trois ans. On en veut pour dernières preuves éclatantes les somptueuses couleurs de son «Lohengrin» et l'exécution enthousiasmante du répertoire disparate propre au Reine Elisabeth.

Il est vrai que, lorsqu'il nous avait accordé sa première interview de nouveau directeur musical, il avait jugé à l'époque que l'orchestre ne manquait pas d'atouts. «Et ce n'était pas un propos de circonstance, nous confirme-t-il aujourd'hui. Je n'ai eu qu'à cultiver son potentiel, tout en gardant une certaine tradition. Je dirige beaucoup d'orchestres dans le monde et je connais les relations qu'ils ont avec leurs directeurs musicaux. L'Orchestre de La Monnaie est adorable et a vraiment envie de travailler.»

Comment amène-t-on un tel ensemble toujours plus haut? Le pupitre des cordes, pour ne citer que lui, en est un bel exemple...

En évitant la routine, laquelle finit par banaliser les défauts. On laisse aller parce que, au fond, cela passe. Moi, je profite de chaque répétition pour pointer tel ou tel problème. C'est comme cela que l'on monte peu à peu le niveau, en réglant quotidiennement un



Alain Altinoglu (au centre), à propos de l'orchestre de La Monnaie: «Je n'ai eu qu'à cultiver son potentiel, tout en gardant une certaine tradition». © SIMON VAN BOXTEL

«Je profite de chaque répétition pour pointer tel ou tel problème. C'est comme cela que l'on monte peu à peu le niveau.»

petit point sur la couleur, la mise en place, l'intonation... Mais l'on n'y arrive, soyons clairs, que si les musiciens en ont envie. Or, leur envie est réelle, je la sens, je la vis. Et quand la presse salue leur travail, c'est stimulant. Il était d'ailleurs important pour moi que cet orchestre devienne une entité, avec une présence accrue sur les réseaux sociaux, présence portée par les musiciens, comme dans d'autres grands orchestres. Il faut être fier de ce que l'on fait. L'an prochain, quatre œuvres de commande mettront d'ailleurs en valeur certains solistes.

Le fait d'être directeur musical, et non plus chef invité, a changé votre vision?

Certainement. Chef invité, c'est chouette et prestigieux, mais on ne fait jamais que prendre ce qu'un autre a créé. Quand je vais au

Met, je m'adapte au travail mené par James Levine hier, Nézet-Séguin aujourd'hui. Quand je suis devant le Philharmonique de Berlin, je prends le travail de Rattle... Être directeur musical représente une tout autre implication. Il m'appartient de définir un son, une manière de penser, une façon de jouer.

Quel est le son que vous voulez modeler?

Celui que l'on commence à entendre! (Il rit) Un son assez riche, mais souple, capable de s'adapter à tous les répertoires. Cette flexibilité traduit la culture de l'orchestre, son éducation, son élégance aussi. C'est tout cela que je veux cultiver. Le fait que je développe en parallèle un important cycle symphonique permet aussi aux musiciens de jouer en cherchant des couleurs que l'on n'a pas forcément à l'opéra. L'un nourrit l'autre.

LES ŒUVRES

DEUX BARTOK, DEUX VISAGES

«Le Château de Barbe Bleue» est l'un des grands chefs-d'œuvre de l'opéra, insiste Alain Altinoglu. Je voulais le combiner depuis longtemps avec «Le Mandarin merveilleux»; moins connu. Le premier opéra a été écrit en 1911. Il est très métaphysique, existentiel, avec déjà l'influence de la musique populaire. Le second opéra a été écrit par Bartok en 1918. Le livret reprend la thématique de l'incommunicabilité entre hommes et femmes, reflet de ses propres problèmes de couple, y compris sexuels. Le début du «Mandarin» est d'une extrême violence, mais l'on sortait de la guerre. Il s'agit donc de présenter les deux facettes d'un même compositeur. Et sur le plan musical? «Il s'agit de partitions très difficiles, avec un rubato fait d'accéléérés et de ralentis à la manière hongroise au milieu de rythmes très complexes. Un vrai challenge pour l'orchestre et le chef!»

ST.R.

Le Kanal architecture

ARCHITECTURE

«House 3»

Projet pédagogique d'ALICE, le labo d'architecture de l'École polytechnique de Lausanne.

Un mois après l'inauguration du Kanal-Centre Pompidou, le CIVA, Fondation pour l'architecture, préfigure son transfert dans le même bâtiment avec une maquette géante, commandée à 155 étudiants suisses.

XAVIER FLAMENT

Paris pour Kanal, Lausanne pour le CIVA. Un mois après l'inauguration de la sélection d'art contemporain du Centre Pompidou dans la friche industrielle de l'ancien garage Citroën de la place de l'Yser à Bruxelles, c'est au tour de l'École polytechnique de Lausanne d'y préfigurer le deuxième pôle de Kanal: l'architecture.

Le CIVA, Fondation pour l'architecture actuellement située à Ixelles, y emménagera après les grands travaux du bâtiment, en 2023. Mais elle a déjà fait appel au labo d'architect-



«On a réintégré l'échelle humaine au Kanal. Avec «House 3», on va pouvoir habiter dans une maquette!», explique François Nantermod, studio directeur à Lausanne. © YVES GOLDSTEIN

Autour du podium, s'articulent 12 espaces dont les fonctions pourront être affectées à d'autres usages par les étudiants belges qui s'en saisiront.

ture de l'école suisse pour réaliser une première intervention au rez-de-chaussée et au premier étage de l'ancien show-room, à front de rue.

155 étudiants de première année ont ainsi produit 62 projets, dont 12 ont été retenus pour être imbriqués dans une protostructure en bois, installée en avril. Les étudiants, qui les avaient préfabriqués, les ont en-

suite montés sur place, de mémoire, en une semaine de travail intense, pour inaugurer «House 3», fin mai.

Au centre de cette maquette géante, on trouve à présent un podium autour duquel s'articulent un desk d'accueil, un bookshop, une «plage», des ateliers d'enfants, une cantine, un studio radio, etc. Autant de fonctions conviviales, proposées par les étudiants suisses, mais qui pourront tout aussi bien être affectées à d'autres usages par les étudiants, belges cette fois, qui s'en saisiront dès la rentrée et pendant toute l'année que durera le programme de préfiguration du CIVA.

À côté de «House 3», le CIVA expose en effet les archives du bâtiment Citroën. Plans à l'appui, on visualisera ses transformations depuis 1935. D'autres archives jouxtent également la fameuse «Maison tropicale» de Jean Prouvé, installée par le Centre Pompidou de l'autre côté du bâtiment. Une plongée dans l'habitat colonial tel qu'on le concevait pour le Congo belge.

Jusqu'au 10/6/19 à Kanal. À voir également au siège du CIVA, rue de l'Ermitage, à Ixelles: les projets préfigurant la jonction Nord-Midi. Infos: www.civa.brussels.

OPÉRA BASTILLE

Ivo van Hove met en scène «Boris Godounov» à Paris et questionne le pouvoir

Notre compatriote Ivo van Hove fait depuis ce jeudi son entrée à l'Opéra Bastille avec un «Boris Godounov», de Moussorgski, salué comme un événement par la presse française, et qui condense toute sa réflexion sur le pouvoir. Entamée il y a 10 ans avec les «Tragédies romaines» de Shakespeare, au festival d'Avignon, il n'a cessé de l'approfondir, notamment en agrégeant les pièces «Henri V», «Henri VI» et «Richard III», au théâtre de Chaillot, en 2016.

«J'ai toujours aimé «Boris Godounov» parce que cet opéra parle du pouvoir et de la faiblesse d'être un chef d'État, déclarait le metteur en scène, ce jeudi, sur France Inter, à quelques heures de la première. Et c'est du Shakespeare parce que l'on voit un chef d'État, un tsar, comme un grand réformateur, comme un père et comme un homme en proie au conflit intérieur où le plonge le meurtre qu'il a commis. Ces trois éléments en font un mélange violent et très émotionnel.»

Ivo van Hove et le chef moscovite Dimitri Jurowski ont jeté leur dévolu sur la première version de l'opéra, datée de 1869 et découpée en 7 tableaux, correspondant aux 7 jours de règne du tsar illégitime, tel que le raconte Pouchkine dans son roman



© BELGA

homonyme. Un décor monumental, structuré par un escalier sans fin qui part de la «Place rouge» et lève au-dessus de la scène de Bastille, symbolise la quête effrénée du pouvoir de Boris Godounov (Ildar Abdrazakov), qui ne mène nulle part, sinon au bain de sang. Dans cette fresque politique, c'est néanmoins le peuple, ici incarné par le chœur de l'Opéra de Paris, qui aura le dernier mot.

X.F.

Jusqu'au 12/7. En juin 2019, Ivo van Hove mettra en scène «Don Giovanni»: www.operadeparis.fr